

CONTE PHILOSOPHIQUE
D'ICI ET D'AILLEURS

Daniel Joly

Conte philosophique d'ici et d'ailleurs

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

*À Julien, Marie, Manon, pour Sarah,
cette histoire d'ici et d'ailleurs, adagio
entre lento et andante.*

Pourquoi ce titre ? Parce que le bistrot et la rue sont des espaces publics à défendre, à rendre aux bateleurs, saltimbanques, forains et autres philosophes de peu. À l'heure où l'asepsie, le confinement chez soi ou encore le croisement dans les temples de la consommation tiennent lieu de lien social, il faut réinventer, réenchanter ces lieux de rassemblement et de passage publics à l'usage de tous. Il en va de la liberté de circuler et de se recréer entre autres.

Penser aussi à remettre des vespasiennes, des colonnes Morris aussi, ça fera plaisir à Fernand le tenancier de l'estaminet à Montbrun.

L'histoire nous montre que le bistroquet et la ruelle sont souvent suspects de débauche et de violence et sont régulièrement frappés d'interdits par le couvre-feu lorsque le désordre s'y répand.

Rappelons-nous les heures de gloire de l'hygiénisme au milieu du XIXe siècle, les poubelles, les égouts, les parcs de verdure, les appartements lumineux pour certains. Deux siècles après, l'alcoolisme et la tuberculose ne sont pas éradiqués...

Après, le SIDA, Ébola... d'autres épidémies, d'autres pandémies suivront, les dix plaies d'Égypte n'auront jamais fini de faire parler d'elles. Sauf à penser comme certains écolos que la planète va disparaître. Elle est mal(-)menée la planète.

Je suis de ces saltimbanques qui optent pour une vision positive du bistrot et de la rue, là où ça trinque, ça dispute, ça vit. Là où ça s'aime et se déteste.

C'est là mon idée d'un café philosophique de la rue, l'idée y jaillit spontanément partout. Au fil des pages, j'égrènerai des noms de personnes que j'ai connues dans mes vertes années. Années pivot, années charnière, années-lumière, y compris ceux d'écrivains philosophes, de musiciens, d'éducateurs et autres auteurs de leur vie qui ont compté pour moi et sans lesquels ce livre n'existerait pas.

L'on n'est rien seul... et on peut s'essayer seul quand on est rempli dans sa tête de ces personnes significatives qui nous ont aidé à grandir.

C'est avec Jonas éducateur de rue et Fernand cafetier que je vous invite à entrer dans ce conte. Les deux premières parties balaient mon « épopée » professionnelle. Un faux départ en troisième partie est onirique. L'entracte est tragique. La seconde troisième partie sera ma « légende ». L'épilogue, ma profession de foi. Ces contes satiriques et plausibles sont fictifs pour qui le veut bien... Pour moi, ils seront ma réalité.

PREMIÈRE PARTIE

*Quand Jonas doute,
quand Fernand glose, quand je panse.*

CHAPITRE 1. LE BISTROT DE FERNAND

Fernand, le tenancier du bar, est un personnage énigmatique, tantôt graveleux, tantôt prophétique ou encore apathique. À ce moment même, le regard torve, il s'excite une fois de plus : « putain les mecs quand vous allez pisser, prenez la porte, ne passez pas par la fenêtre ». Il est comme ça, rigoriste.

Il se fout que ses pissotières soient dehors, Jonas et moi avons une fois encore enfreint les limites, ses limites. C'est limite nous dira-t-il. Non, ce n'est pas Houellebecq, c'est Fernand, surnommé La Tronche. Il ne faut pas confondre « Les particules élémentaires » avec la particule fine. La fine, ça le connaît...

Et j'ai beau lui répéter que son bar est de plain-pied, que le chemin le plus court est de passer par les fenêtres, rien n'y fait. C'est un puriste des portes et fenêtres dans son genre, le torchon vichy flanqué sur l'épaule, la tronche de travers, le tarin épaté.

C'est un solide gaillard d'un quintal, à la tignasse blonde, aux yeux pers, avec des battoirs en guise de mains, une moustache à la gauloise et dont la voix est devenue caverneuse après des années de tabagie. C'est un monument local.

Le bar est à l'ancienne, le zinc en cuivre, les tireuses en porcelaine, les tables et chaises bistrot, les fûts disposés pour les buveurs debout. La décoration très kitch associe des gravures, des sculptures, des abat-jours tous plus hétéroclites et bigarrés les uns que les autres,

un capharnaüm que Milan Kundera aurait pu décrire. L'ensemble fait prolo, désuet, Fernand l'a voulu ainsi.

Il a aménagé l'arrière-cour en bourloire. On y joue des parties endiablées les jours de fermeture. La bourle près de l'estaque, c'est la spécialité de Fernand. Et quand il pleut, c'est 421 dedans et le chanceux, c'est moi en général. Jonas a peut-être la main verte mais pas la main.

Ça fait plus de trente ans que l'on se connaît. Au début, Fernand beurrerait nos tartines quand nous n'avions pas trois sous pour nous payer un chocolat. Son rade est situé à la limite d'une zone vouée à être rasée par les promoteurs qui visent la construction d'un centre commercial. La mairie tolère le squat de doux rêveurs qui vivent en communauté.

Les premiers squats étaient constitués d'artistes et d'intellectuels vagabonds. Dans le quartier de Fernand, c'étaient des plasticiens, des musicos, une crèche parentale... Dans celui de Jonas et le mien, c'étaient des fabriques à écrire et à dire de la poésie, à lire Lacan. Pour Lacan, il y avait aussi le Sofitel. Sérieux !

J'étais alors chez Maud Mannoni à Bonneuil, dans un hôpital de jour expérimental (ca voulait dire pas financé à l'époque) qui accueillait des enfants et adolescents autistes et psychotiques. Cette psychanalyste mentionnait toujours les noms de tous ceux qui étaient présents dans ses écrits souvent collectifs. Ça m'avait touché. Le mardi, elle faisait le café. L'établissement paraissait bordélique au visiteur de passage mais il avait sa logique, son organisation, ses Lois. Un foutraque agencé, une cosmogonie dans le chaos.

Quelques ateliers fixes avec des intervenants repérés et toujours des stagiaires parlant toutes les langues. La vie domestique, cuisine, vaisselle, ménage, régie à la va-comme-j'te-pousse. Des réunions après chaque atelier.

Et Fernand Deligny qui accueillait à Monoblet dans les Cévennes de jeunes autistes dont certains de Bonneuil.

Mais pour l'heure, retournons au bar. Fernand nous rappelle que ses chiottes sont justes dehors parce qu'elles ne sont pas dedans. C'est limpide comme argumentaire. De l'art brut, de l'art cru sur sa colonne Morris. Il la pavoise de ses bons mots. « Je peux compter sur toi car je n'ai pas besoin de toi ».

Il se lance dans une tirade sur la symbolique de la porte ouverte lorsqu'elle permet le passage du dehors au-dedans et vice-versa. Fermée, elle bloque le passage.

Pour la fenêtre, qu'elle soit ouverte ou fermée, elle permet toujours que le regard puisse accrocher au-dehors et au-dedans. Fermée, elle bloque toutefois le bruit et les odeurs.

Fernand est un philosophe de la rue ; sa pensée, il la construit en essuyant ses verres, en glosant. Ainsi les choses les plus absconses deviennent plus claires avec lui. « L'homme rampe, vole, nage, ondoie, c'est un animal ». Circulez !

Quand il dit à l'un ou l'autre, circulez, mieux vaut sagement s'éclipser, homme ou femme. La dernière en date, une allumeuse, s'est vu gratifier d'un « tu prends ton cul pour un bottin » Fernand ne badine pas avec la fidélité. Prude.

Je ne pense pas que Fernand ait lu ce magnifique écrit sur l'habité dans « La poétique de l'espace » de Gaston Bachelard, maison, abri et protection comme le ventre maternel, il n'en reste pas moins qu'il possède un don pour les conversations de comptoir de haute volée. Et toujours son nerf de bœuf en cas.

Agir ou subir, ç'est pas pareil nous dit Fernand. Être ou faire. Bonheur, malheur ou pire, l'ennui. Fernand, c'est Cioran en moins sombre. Céline en joyeux.

Il ajoute qu'il ne nous déteste pas, il a l'art de la litote pour ne pas nous dire qu'il nous aime bien, pudique sous ses airs de matamore. Mais qu'on ne l'enrichit pas à boire quelques bières quand d'autres en

sifflent plein dans des bottes d'un demi-litre qu'il a rapportées d'une brasserie familiale de Berlin comme ça se fait là-bas. Souvenir d'un séjour alternatif au pied du mur.

Comment rester, comment partir, comment revenir lorsque l'on a été errant comme Fernand? Quoi dire, quoi faire lorsque l'on est englué comme Jonas? Que raconter, comment, à qui lorsque l'on s'égare comme moi?

Il était une fois, Fernand a traîné ses bottes à Berlin, à Rome, à Dublin, à Irun, à Corte. Vous présumez qu'il ne faisait pas dans le tourisme social. À juste titre. Mais ne lui parlez pas de la bande à Bader ou des Brigades Rouges, de l'IRA, de l'ETA ou du FLNC. Il reste à distance respectueuse des appareils.

Il militait alors à la Confédération Nationale du Travail (CNT) anarchiste, tandis que Jonas était à la Ligue Communiste Révolutionnaire (LCR) trotskiste et que j'adhérais au Parti Socialiste Unifié (PSU). Quant à celui qui seconde Fernand au bar, surnommé Le Blême, je pense qu'il venait plutôt du Service d'Action Civique (SAC) gaulliste.

Il était une fois, c'est pour échapper à la censure! Comme au temps des Lumières avec le démarrage du conte philosophique.

Nous sommes accoudés au bar Jonas et moi dans ce lieu qui tolère tous les genres sauf les cons et l'affront national, dixit Fernand. « Pas la peine d'avoir de la peine, pas la peine d'avoir des Le Pen » chantait alors Réglisse à Béziers.

On y va régulièrement, la bière est bonne, les gens sont sympathiques, rarement patibulaires, mais quand ça arrive Le Blême veille au grain et Fernand se tient prêt... L'on y joue aux fléchettes, au 421. À la grenouille aussi car Fernand est originaire du Nord. Il y a bien sûr un juke-box, quelques clients esquissent parfois quelques pas de danse. Que du Madison et du rock.

Et, dans l'arrière-salle trônent deux baby-foot, deux flippers, un billard français. C'est devenu rare ce genre de bistrot, alors on y tient. Les promoteurs lorgnent dessus depuis un bout de temps mais la mairie socialiste résiste pour l'instant.

C'est un estaminet en régie que tient Fernand. Je pense que le maire a des visées pour ce bar. Je le suppute, je le subodore. Ça pue dirait Fernand.

Jonas dirait que l'anguille est sous la roche, que ce n'est pas clair. Grisaille...

Justement, ce soir, Fernand nous fait une annonce, la mairie lui octroie le droit de prolonger son bail à la condition qu'il s'ouvre à la culture. Je pense à un jardin potager partagé sur le toit en terrasse. Jonas verrait bien une sorte de grands jeux inter-bars entre les villes de l'agglo. La boîte à délire est ouverte.

« Non » tonne Fernand, « ils veulent un genre de salle d'exposition permanente genre troisième lieu ».

Foutaises, je pense en moi-même, ils vont virer les jeux pour accrocher des cimaises et exposer des toiles postmodernes dont tout le monde se contrefiche. Un troisième lieu pour des rencontres d'un troisième type !

C'est tendance le troisième lieu, une bibliothèque qui est aussi autre chose, un lieu d'échanges de savoirs par exemple. Jonas se gratte la tête : « ce serait un bistrot qui serait autre chose, un lieu de vernissage sans buvette, juste un cordial et un biscuit ». Et par extension, « je serais un éducateur de rue qui serait quelqu'un d'autre, un animateur culturel ».

Entre sphère domestique et lieu de travail le troisième lieu inventé en Amérique dans les années quatre-vingt déferle chez nous quarante ans après, aujourd'hui pensé comme siège princeps de la socialité.